

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, AVRIL 1925.

No 8

Calculons un peu

POUR enrayer le courant qui permet aux villes de se gonfler outre mesure pendant que les campagnes se vident, il y a toute une campagne d'éducation à poursuivre. Les éléments de cette campagne devront nécessairement être multiples, car les causes de la course vers les villes sont nombreuses.

Il est nécessaire de chanter la vie heureuse de la campagne, mais il existe un préjugé que l'on n'a pas encore sérieusement entrepris de démolir et qui, cependant, ne manque pas de jouer un rôle dans cette crise. Ce préjugé, on le trouve généralement imprimé dans les articles d'un trop grand nombre d'apôtres de la terre, il est presque continuellement suspendu aux lèvres des orateurs, et il est tellement répandu qu'on risque de n'être pas pris au sérieux si on le dénonce.

Ce préjugé répète continuellement aux gens de la terre la supposée vie facile des gens à col blanc des villes, vie facile tant au point de vue de la petite somme de travail que l'on exige qu'à celui des fortunes qui se trouveraient à la portée de tout le monde.

Il faut dire et répéter, parce que c'est l'exacte vérité, qu'en ville comme ailleurs, pour gagner sa vie il faut travailler, que la plupart du temps il faut même travailler très fort ; il faut dire, parce que c'est une vérité d'expérience facile à contrôler, qu'en ville peut-être plus qu'ailleurs les fortunes se font difficilement, et que pour un qui réussit il y en a cent qui ne parviennent pas même à l'aisance.

Notre ami Louis Arneau s'est attaqué à ce préjugé l'autre jour dans la page agricole de *l'Action catholique*. Nous croyons devoir souligner son attaque et l'accentuer même, parce qu'il est important que l'on cesse de croire à cette supposée vie facile des villes et aux richesses qui y viennent en dormant.

M. Arneau a montré aux cultivateurs ce qu'il en coûte, en ville, à une famille de cinq personnes qui veut se contenter d'exister, et il arrive quand même à découvrir qu'il faut au moins déboursier à cette fin une somme de \$802.00 par année.

“ Et ”, dit-il, “ je demeure en deça de la vérité. Il m'aurait fallu ajouter d'autres dépenses pour l'église — on ne vit pas comme des bêtes en ville ; pour le médecin — on a le droit d'être malade en ville ! et, on l'est tout comme à la campagne ; pour les livres de classe, pour les tramways, pour les petits voyages, pour la correspondance, pour les journaux, pour bonbons, étrennes et petits cadeaux, pour le tabac, car, on fume aussi à la ville.

“ Je m'arrête, j'ai peur de mes chiffres et de ceux que je devrais y ajouter.

“ Que ça coûte cher, vivre à la ville.

“ Que serait-ce donc si je prenais le coût actuel de la vie ? ”

Voilà le langage qu'il faut tenir, car il y a un bout pour mal guider les gens et les jeter à pleins chars dans les villes où, la plupart du temps, ils souffrent bien plus souvent qu'ils ne jouissent.

*

* *

Celui qui veut venir en ville doit d'abord se rappeler qu'il lui faudra s'y trouver de l'emploi.